

La Libération de l'Alsace

Interview de Mechri Miloud, soldat Nord-africain de l'armée de la Libération



1) Quelles raisons majeures ont provoqué votre engagement dans l'Armée de la Libération ? (Nemati Chabanibaou)

Quand j'étais enfant, je jouais avec les médailles de mon père, soldat de l'armée française. Je me suis engagé à cause de mes camarades. Tous les Nord-Africains aimaient la France et voulaient mourir pour elle. Mon drapeau a toujours été le bleu-blanc-rouge. Quand nous étions élèves, nous nous mettions en rang pour la levée des couleurs en Afrique du Nord et nous chantions la Marseillaise. Les Africains étaient imprégnés de la France.

2) Comment s'est passé votre intégration en tant qu'africain du nord dans l'armée de la libération ? (Mélanie Gandola)

Je n'ai pas eu ce problème, je suis né français et j'ai grandi français, ce qui compte n'est pas ma couleur de peau, ni ma religion ce qui compte c'est ce qui est dans mon cœur. Pour moi, l'intégration n'a jamais été un problème. J'ai d'ailleurs appris l'Alsacien au contact de ma belle-mère.



Le soldat Mechri Miloud.

3) Quel a été votre parcours depuis l'Afrique du Nord pour libérer l'Alsace ? (Aurélié Russo)

J'ai d'abord été affecté dans un camp de prisonniers italiens fin septembre 1944 à Sidi-Bel-Abbes au sein de la légion étrangère. Dans les wagons de Marseille à Aubagne jusqu'au Valdahon dans le Territoire de Belfort, nous avons mis plus de 24 heures, les voies étaient coupées, des déviations étaient mises en place. Je me souviens de la gare de Besançon, rasée, nous déchargions le matériel qui était convoyé vers le front, nous ne le faisons que de nuit pour des questions de sécurité.

J'ai été arrêté avec mon bataillon dans le Doubs à Ranchot, en tant que bataillon de renfort, le 65^{ème} régiment et brigade d'infanterie. L'armée française a alors dissout le bataillon et renforcé les compagnies et les régiments qui manquaient d'hommes. Moi, j'ai été personnellement retiré des combats en raison de mon jeune âge, je n'avais que 18 ans. Le tiers de mon bataillon avait été décimé dans la trouée de Belfort.

Nous n'étions que deux à être retirés des combats en Alsace et envoyés au Valdahon pour garder les prisonniers de l'armée allemande. Nous faisons travailler des dizaines de milliers de prisonniers dans la forêt, ils procédaient à l'arrachage des patates et des choux. Dans le Doubs, des gens de l'est, des polonais avaient fait des coopératives, ils ne parlaient pas le français, on les aidait avec les prisonniers à récolter les pommes de terre et les choux. Puis ils dressaient une grande table et on mangeait ensemble.

Au Valdahon, le CIAAT (Centre d'Instruction de l'Armée Algéro-Tunisienne), regroupait tous les Africains du Nord, d'origine européenne et musulmane. Nous recevions aussi les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) qui voulaient intégrer l'armée régulière, nous leur faisons faire un stage de deux ou trois mois, selon leurs capacités on leur accordait un grade, des commandants FFI devenaient parfois sergents car dans la Résistance, les combattants s'accordaient des grades souvent très élevés.



Photo prise au Valdahon en 1944

À partir de l'armistice, je suis venu en Alsace avec ma compagnie. Nous étions chargés de la surveillance du change de la monnaie entre le Reichsmark et le Franc. Notre mission était une mission de police militaire, nous faisons avancer les gens au fur et à mesure et évitons les bousculades et les contestations.

Puis, j'ai rejoint le centre démobilisateur de l'armée d'Afrique à Sélestat. Puis de Sélestat, j'ai été réquisitionné par l'armée à Rouffach en octobre 1945 pour aider à la réorganisation de l'école de sous-officiers, sur les lieux-mêmes de l'ancienne école des cadres des nazis, à l'hôpital psychiatrique de Rouffach. En mars 1946, j'ai intégré l'école des sous-officiers de Rouffach, puis j'ai été orienté vers Coëtquidan-Saint-Cyr.

4) Quelles étaient les relations des Forces Françaises Libres avec les réseaux de Résistance ? (Jonathan Vogelweith)

Les seules relations étaient celles avec les résistants dont beaucoup de FFI qui voulaient rejoindre l'armée régulière. Les résistants avaient des grades élevés car ils formaient de petits groupes, les chefs s'accordaient les grades les plus élevés. Je connaissais des résistants, notamment avec celui qui allait devenir mon beau-père, Louis Ropp. Il était passeur pour les prisonniers de guerre évadés au Champ-du-Feu. Ces derniers passaient une nuit dans sa ferme, puis ils les amenaient à la Tour du Champ-du-Feu vers Belmont, et là un autre groupe de passeurs les prenaient en charge. Personne ne connaissait l'identité réelle des passeurs et des évadés. La ferme de mon futur beau-père présentait un avantage considérable pour les évadés, elle était la seule à des kilomètres à la ronde à avoir l'électricité. Autour de la ferme se trouvait un étang, mon beau-père y avait fabriqué une turbine avec une dynamo ce qui lui permettait de brancher et de recevoir la radio. Les mots de passe étaient parfois en arabe pour éviter que les Allemands ne les comprennent. Le message passait par radio grâce à des mots de passe.

5) Votre famille et de votre entourage ont-ils été informés de votre situation ? Quelle ont été leurs réactions ? Pouvez-vous communiquer avec eux ? (Arnaud Kieffer)

Ma mère et mes amis ont été informés. Quand je me suis engagé à 17 ans et demi, ma mère, ma sœur et ma tante sont allées voir l'officier de service pour essayer de le convaincre de renoncer à mon engagement. Ma mère lui a dit que j'étais le seul homme de la maison et soutien de famille. L'officier lui a répondu que la France avait besoin de tous ses fils. J'envoyais des courriers à ma famille. Nous étions des patriotes français dans la famille, mon père avait servi l'armée française pendant la Première Guerre Mondiale et mon oncle avait participé au débarquement en Normandie. Mais il ne faut pas oublier qu'il y avait aussi des Algériens qui étaient favorables à l'Allemagne.

6) Quels ont été les moments les plus pénibles pour vous au cours des événements de la Libération ? Avez-vous connu des souffrances physiques ou psychologiques ? (Meryem Turan)

J'étais très épanoui, à 18 et 19 ans, nous ne pensions à rien d'autre qu'à vivre, nous étions inconscients. Les souffrances ne comptaient pas.

7) Quels souvenirs la libération de l'Alsace vous laisse-t-elle ?
(Monica Cirillo)

L'accueil de l'Alsace libérée a été formidable. Je me souviens surtout de la ville d'Ostheim qui avait été presque complètement détruite et rasée, il n'en restait que le clocher, ce qui m'a aussi frappé c'est que la population commençait déjà à reconstruire.

Le 8 mai 1945, nous avons célébré la Libération de Besançon, les soldats de l'armée de la Libération ne payaient pas dans les restaurants, ils soupaient gratuitement. Et le 9 mai 1945, nous avons pris le train pour arriver à Obernai au centre professionnel en face de la gare et c'est à partir de cet endroit que nous avons été répartis vers Sélestat et le centre démobilisateur de l'armée d'Afrique du Nord.

9) Les moyens mis en œuvre pour libérer l'Alsace ont-ils été impressionnants ? (Elise Stirmann)

Le matériel était surtout américain, nous les Africains avons été habitués à ce déploiement de matériel de qualité lors du débarquement en Afrique du Nord le 8 novembre 1942. Il existait même une grande différence entre l'armée américaine et l'armée anglaise.

Le matériel de l'armée française était nettement moins impressionnant que celui de l'armée américaine.

Nous avons réalisé notre instruction militaire avec le matériel de fortune dont disposait l'armée française. Nous avons un short vert, une chemise-

polo, des chaussures à clous sans les lacets. Il fallait se débrouiller avec des ficelles.

Au moment de l'instruction militaire en Afrique du Nord, nous logions chez les colons dans une cave où il faisait le vin, des bottes de paille et une couverture nous attendaient pour dormir. La punition était de se coucher dans la fosse aux raisins quand nous étions en retard à l'appel pour rétablir la discipline. Nous avons été amenés à Oran à la brasserie, on y est entré pour l'épouillage, il fallait enlever ses habits, entièrement nus, nous passions à la douche et nous étions rasés. Nos vêtements étaient jetés et brûlés. L'armée française nous donnait de nouveaux vêtements propres.

Quand nous sommes montés à la caserne du 66^{ème} R.A. (Régiment d'artillerie), nous avons passé la nuit dehors dans des tentes. Le lendemain, l'armée nous a donné le sac marin militaire. Nous avons également reçu le DTT, des flacons avec des pastilles pour désinfecter l'eau et des rations de chocolat mais enveloppées dans une boîte de cire.

10) Quelle était votre attitude face aux collaborateurs ? Quels sentiments éprouviez-vous ? Les populations libérées se livraient-elles à des représailles ? (Emmanuelle Wolff)

Il y avait des règlements de compte pour les filles qui avaient eu des relations avec les soldats allemands. Beaucoup de prisonniers allemands ne pouvaient plus retourner dans la partie allemande devenue polonaise.

Je me souviens de jeunes filles rasées dans les baraquements du Struthof avec des pancartes qui les accusaient d'avoir eu des relations avec les soldats allemands.

Certains et certaines étaient parfois victimes de règlement de comptes, et de dénonciations abusives.

Un grand hôtelier du Hohwald et sa famille avaient été destitués de leurs biens car il avait été accusé d'avoir collaboré avec les forces d'occupation. Les craintes de certains prisonniers allemands du Valdahon me reviennent aussi à l'esprit. Certains craignaient de retourner chez eux, notamment les prisonniers des régions allemandes devenues polonaises à la suite des accords de Yalta.

Mais finalement, il n'a eu que peu de violence et de règlements de compte entre les populations civiles alsaciennes.

Le ressentiment des populations n'était pas ma préoccupation car notre affaire était militaire, nous étions militaires et nous avons une discipline à respecter.

11) La résistance des Allemands a-t-elle été parfois acharnée dans certains villages alsaciens ? (Anaïs Caqueux)

Les combattants allemands étaient parfois acharnés. Du Valdahon, nous suivions les actualités militaires qui nous montraient cela, du côté de Thann notamment.

12) Avez-vous éprouvé des difficultés face à la rudesse du climat alsacien, notamment lors de l'hiver 1944-45 ? (Elodie Le Marrec)

Le contraste climatique était plus important pour les Sénégalais que pour nous. Les Africains du nord étaient habitués à des hivers assez froids, particulièrement les montagnards du Maroc. Les Sénégalais avaient les pieds gelés, il restait des semaines et des semaines sans enlever les chaussures. Au Valdahon, lors des alertes annonçant l'arrivée des parachutistes allemands, nous passions la nuit dans la montagne et dans le froid à guetter l'ennemi. L'hiver 1944-45 fut de surcroît particulièrement rude, il faisait tellement froid qu'il fallait mettre des pots de confiture sous les carters pour que l'eau des véhicules reste chaude. Le Doubs était gelé, les véhicules militaires le traversaient. De plus, la situation des Sénégalais était particulièrement délicate car les Allemands ne prenaient pas de prisonniers noirs, ils les fusillaient. On pouvait parfois craindre des actes de vengeance comme on l'a vu dans le film quand un officier avait été tué et que les Marocains voulaient le venger. C'était la guerre mais nous respections les conventions des droits de l'homme. Au Valdahon, quand un prisonnier allemand mourait, l'armée française désignait un groupe pour présenter les armes et jouer la sonnerie aux morts et il enterrait le prisonnier dans une sépulture digne de ce nom. Tous les soldats de la Wehrmacht n'étaient pas des nazis, loin de là ! Nous nous efforcions toujours de leur donner quelque chose à manger alors que nous même nous n'avions pas toujours grand chose à nous mettre sous la dent.

13) Avez-vous toujours cru à la victoire finale contre les Nazis ? Avez-vous eu des moments de doute ? (Cindy Terranova)

La victoire finale était certaine à partir du débarquement en Normandie, la victoire des Alliés était inéluctable, il n'y avait plus d'aviation qui venait sur l'Afrique du Nord. Je n'ai jamais connu des moments de doute et d'appréhension car il régnait une réelle discipline et nous avions une certaine formation. C'était dur et tout se faisait à pied. Au mois de juin à 6 heures alors qu'il pleuvait des hallebardes, nous sommes partis d'Epfig pour rejoindre Andlau puis le Hohwald, nous sommes passés par le Rotlach, le Struthof et nous sommes arrivés à Schirmeck. Nous avons passé la nuit dans une usine désaffectée sur de la paille et du foin. Puis nous avons rejoint Sélestat dans une usine à côté de la gare. Entre soldats nord-africains, nous parlions le Français, quand l'un d'entre nous ne parlait pas le Français, nous parlions le dialecte. Dans une

compagnie, nous étions environ 15 nord-africains lettrés. Nous aidions les copains illettrés, pour toucher la paye et pour signer. Les documents officiels étaient rédigés en français. Nous avions des officiers-instructeurs qui faisaient des cours en arabe. Nous traduisions en français, quand nous voulions apprendre à faire marcher un tirailleur, « une-deux », « gauche-droite », nous mettions une figue sèche sur la main droite et du pain sur la main gauche. Certains de mes camarades ne connaissaient pas leur date de naissance.

14) Etiez-vous informé de l'existence des camps de concentration et d'extermination ? (Jeannette Schrotz)

Oui, nous l'étions au Valdahon grâce à l'actualité militaire hebdomadaire. Nous savions que c'était la vérité. Parfois on détournait le regard tellement c'était horrible.

J'avais d'ailleurs été sensibilisé au problème de la persécution des Juifs alors que je me trouvais encore en Afrique du Nord. Mes camarades juifs en Algérie portaient l'étoile jaune, leurs parents avaient été renvoyés de l'administration.

15) Les soldats de la Libération étaient-ils informés de la situation particulière des Alsaciens « Malgré-Nous » ? (Songul Esmer)

Le chef de camp des prisonniers était d'origine alsacienne, il aurait dû être malgré-nous puis il a rejoint l'armée française, ses parents ont été tués en guise de représailles. Il était très dur avec les Allemands, il ne faisait pas de quartier. Beaucoup d'alsaciens vivaient en en Afrique du nord surtout dans l'Oranie et dans le Constantinois, les familles Meyer, les familles Keller, etc.. , dans le Constantinois, il y avait un village qui s'appelait Strasbourg.

16) Des affinités se sont-elles créées entre les soldats de la Libération et la population ? (Amelle Boutahri)

J'ai fait la rencontre de ma femme en Alsace lors de cette période, elle est originaire du Hohwald.

J'avais un copain algérien qui allait draguer les filles alsaciennes à la sortie de la messe. A Obernai, trois de mes copains nord-africains ont fait la connaissance de trois jeunes filles de la ville. A l'époque, les populations étaient parfois choquées car les mariages entre chrétiens et musulmans étaient très rares, sauf à un certain niveau social. Ma belle-famille m'a très bien accueilli, j'ai fait des efforts pour m'adapter, j'ai appris le dialecte alsacien car ma belle-mère ne parlait que le dialecte ou la langue allemande.

L'armée nous encourageait d'ailleurs à nous démobiliser et à nous installer en Alsace car cette région manquait d'hommes, beaucoup de « Malgré-nous » avaient péri ou disparu lors des combats.

17) Quel message voudriez-vous transmettre aux générations futures quand vous repensez à ces événements ? (Malika Zeriref)

A vous de toujours vous souvenir de ces événements et de ne jamais céder à la tentation de l'intolérance et du racisme. Je suis croyant et musulman mais je respecte les croyances des autres religions, je me suis marié à une chrétienne. A la suite de mon mariage en 1946, dans un temple protestant, je suis allé voir un imam, le mufti, en Algérie et celui m'a dit que je ne devais avoir aucune crainte car je m'étais marié dans la maison de Dieu. Il ne peut y avoir de plus belles paroles.